

Présente

TRAVAIL À LA CHAÎNE [DU LIVRE] I. ÉCRIRE & PUBLIER À L'ÈRE DU NUMÉRIQUE

par

.....
JÉRÔME BECUWE & EMMANUEL BOUCHAT • 2012

POUR RÉFLÉCHIR EFFICACEMENT EN CETTE PÉRIODE DE BOULEVERSEMENTS CULTURELS, IL FAUT NE PAS SE VOILER LA FACE, ÉVITER L'OPTIMISME BÉAT OU LE DÉFAITISME BUTÉ. LE NUMÉRIQUE, L'IMMATÉRIEL A ENVAHI NOS VIES ET NOS PRATIQUES CULTURELLES. PAS TOUJOURS POUR LE PIRE D'AILLEURS, SOYONS DE BON COMPTE. IL NOUS A DONC SEMBLÉ UTILE D'ENTAMER UN ÉTAT DES LIEUX DU LIVRE ET DE SES ACTEURS TELS QUE NOUS LES CONNAISSONS AUJOURD'HUI, TELS QU'ILS POURRAIENT DEVENIR. DE L'AUTEUR AU LECTEUR, NOUS CONSACRERONS UNE ANALYSE À CHAQUE MAILLON DE LA CHAÎNE DU LIVRE. BIEN SÛR, NOUS SOMMES FAROUCHEMENT ATTACHÉS AUX LIBRAIRIES INDÉPENDANTES ; NOUS EN AVONS CRÉÉ UNE, LA LIBRAIRIE *ENTRE-TEMPS*¹. NOUS NE PRÉTENDONS DONC À AUCUNE NEUTRALITÉ, JUSTE À RÉUNIR DES ÉLÉMENTS POUR UNE RÉFLEXION.

DEPUIS PLUS DE DIX ANS MAINTENANT, *crescendo*, une part considérable des interrogations relatives au marché du livre se cristallise sur la question du livre numérique², des plateformes de ventes en ligne, et de l'implosion potentielle de la chaîne classique, qui va de l'auteur au lecteur. Des acteurs économiques jusqu'alors identifiés comme créateurs de nouvelles technologies ou proposant des services sur ces dernières endossent un rôle majeur dans le bouleversement de l'édition. Soit en travaillant sur la numérisation des œuvres³,

.....
1 La librairie *Entre-Temps* est un projet de l'asbl *Barricade*. Voir www.entre-temps.be

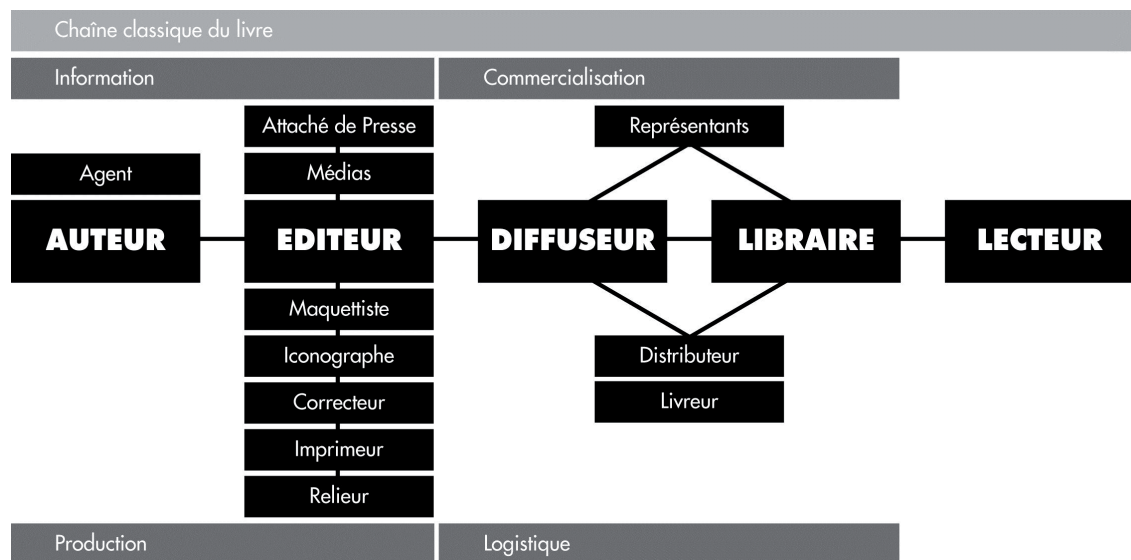
2 «En 1998, Jacques Attali & Erik Orsenna fondent *Cytale* qui lance le premier appareil de lecture de livres électroniques: le *Cybook*. Cette première tentative, très médiatisée à l'époque (un espace lui est consacré au Salon du Livre de Paris) est cependant un échec commercial. Michael Dahan & Laurent Picard, les deux concepteurs de l'appareil, reprennent des actifs de celle-ci et fondent *Bookeen* en 2003.» Source: *Wikipedia*.

3 Des partenariats public-privé ou privé-privé entre sociétés de numérisation et entités culturelles, journaux, universités, etc. posent également la question de la marchandisation et du droit sur les œuvres numérisées. De nombreuses bibliothèques n'ont pas les moyens d'assumer seules l'archivage numérique de leur fonds, par exemple. Tout l'enjeu réside dans

soit en commercialisant des *e-books* (*Google*), soit en qualité de plateformes de ventes en ligne et/ou de fournisseurs de liseuses telle la *Kindle* (*Amazon*⁴). Cette redistribution inquiète les éditeurs et libraires indépendants, d'autant que les mastodontes de l'édition tentent peu ou prou d'accrocher le wagon numérique sans concertation ni coordination avancées, au risque de rompre un équilibre déjà fragilisé par les mutations économiques qui ont bouleversé le secteur éditorial⁵.

LA CHAÎNE DU LIVRE

Pour comprendre les enjeux de cette *e*-volution, il est utile d'identifier les différents acteurs de ce qu'on appelle communément la chaîne du livre. Ceux qui viennent spontanément à l'esprit sont l'auteur, l'éditeur, le libraire et le lecteur. Entre ces quatre maillons, d'autres moins connus du grand public tiennent une place majeure dans la promotion et la production du livre, et à maints égards dans la viabilité d'une librairie. Voici schématisée sommairement la chaîne classique du livre.



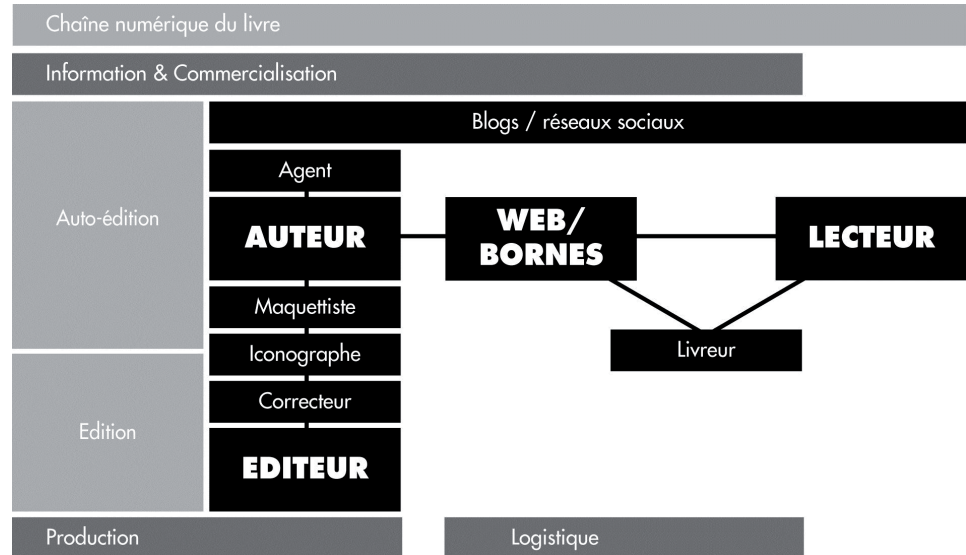
.....

une contractualisation équitable et la contention du risque de privatisation totale de la culture. Les sociétés privées entendent rentabiliser un travail qui parfois se révèle colossal, à l'instar de la numérisation du fonds de la *British Library*, 40 millions de pages, sur une durée de 10 ans. Source : *Livres Hebdo*, n° 909, 11 mai 2012, p. 54.

Numérisation parfois réalisée à la surprise des auteurs ou des ayants droits. Voir : www.idbboox.com/economie-du-livre/numerisation-ebooks-accord-google-mise-au-point-de-la-sgdl/

- 4 *Google & Amazon* sont les entreprises les plus célèbres. Il existe nombre d'autres structures investissant le marché du dématérialisé et de la vente en ligne mais rares avec une telle force de frappe économique et communicationnelle. Dans le secteur de la musique en ligne, le groupe *Fnac* a clôturé sa plateforme de vente de MP3, incapable de rivaliser avec l'*Apple Store* vers lequel la *Fnac* renvoie dorénavant ses clients, et dont elle proposera des bornes de téléchargement dans ses enseignes. Source : *Libération*, site consulté le 31 octobre 2012, www.ecrans.fr/La-Fnac-debranche-son-magasin-de,15457.html
- 5 André SCHIFFRIN, *L'Édition sans éditeur*, Éditions La Fabrique, 1999 ; *Le Contrôle de la parole*, Éd. La Fabrique, 2005 ; *L'Argent et les mots*, Éd. La Fabrique, 2010.

La crainte des libraires et éditeurs indépendants est que le dématérialisation du livre combinée à la vente en ligne de livres physiques via des structures massives (*Amazon*, par exemple) n'aboutissent à l'émergence de ce schéma qui, au pire se substituerait, au mieux se superposerait à la chaîne classique du livre :



COMMENÇONS PAR LE COMMENCEMENT : L'AUTEUR, SON TRAVAIL ET SA DIFFUSION

Rares sont les auteurs qui vivent exclusivement de leur plume. L'immense majorité envisage, par la force des choses, la production littéraire comme un appoint et non une source de revenus principale – lorsqu'il n'est pas juste question de plaisir créatif sans finalité pécuniaire. Quelques données sur le profil des auteurs⁶ :

- Les écrivains sont majoritairement des hommes 68,2 % ;
- La moyenne d'âge des écrivains enquêtés est de 57 ans ;
- Plus de 98 % des écrivains déclarent exercer ou avoir exercé un métier parallèlement à leur activité littéraire ;
- Plus de deux tiers d'entre eux exercent une profession en rapport avec l'enseignement, l'art ou la culture ;
- Seulement 41 % des auteurs interrogés se déclarent « écrivains ». 40 % se déclarent « artistes » ; les autres « artisans » ;
- L'écriture est une profession pour 10 %, un métier pour 17 %, un loisir pour 22 %, une évasion pour 28 %. Précisons que les 27 % cumulés de « profession » et « métier » ne signifient pas qu'il s'agit d'une activité unique et financièrement viable.

6 Ces données sont extraites de Bernard LAHIRE, *La condition littéraire, la double vie des écrivains*, Éd. La Découverte, Paris, 2006, et citées par Fabienne Rynik dans son cours « Techniques et métiers du Livre », dispensé à l'IFAPME de Liège, section librairie. Fabienne Rynik fut directrice éditoriale chez Luc Pire. Le panel est composé de « [503] auteurs de littérature [français] ayant publié au moins un ouvrage ».

Hors exceptions aussi spectaculaires qu'anecdotiques, l'auteur ne perçoit généralement qu'une rémunération faible sur son premier ouvrage⁷ (8 à 10 % du prix de vente public du livre) et doit espérer une traduction – et par là-même, une extension du marché potentiel –, une version poche ou la parution d'autres titres de son cru qui, se cumulant en droits d'auteur, lui assurent un revenu suffisant pour se consacrer exclusivement à l'écriture. Dans ce contexte, l'auteur fait vite ses comptes : 90 % de la vente d'un titre sont absorbés par les intermédiaires (éditeur, imprimeur, fournisseur, etc.). Le libraire, à lui seul, ponctionne entre 30 et 40 % du prix de vente⁸.

LE NUMÉRIQUE PERMET DE SUPPRIMER LES INTERMÉDIAIRES

Ainsi, Marc-Édouard Nabe, auteur français sulfureux, mécontent du peu de visibilité accordée à ses ouvrages en librairie, passe à la vente directe via son site marcedouardnabe.com. *Primo*, pour augmenter sensiblement sa marge, *secundo* afin d'outrepasser le dédain des libraires (réel ou fantasmé) qui frappe certains de ses titres, *tertio* car, peu satisfait de la gestion de son œuvre par ses divers éditeurs, il parvient à récupérer tout ou en partie les droits sur celle-ci. Son ouvrage *L'homme qui arrêta d'écrire*⁹ est un succès littéraire sur « [...] Internet, mais aussi dans quelques points de vente parisiens qui ne sont pas des librairies : un boucher, un fleuriste, une pharmacie, un coiffeur, trois bars-restaurants et une boutique de vêtements féminins vendent ainsi le roman dont bientôt 6 000 exemplaires seront écoulés¹⁰ ». Son cas n'est pas une règle, et aucun ne l'est en ce mouvement qui se découvre. Certes, Nabe est un auteur « culte » qui jouit de nombreux amateurs. Mais tous les auteurs peuvent-ils se passer de l'édition traditionnelle et opter pour la vente directe ? Certains monstres éditoriaux ont tenté l'expérience, à l'instar de Stephen King qui, en 2000, se lança dans la publication exclusivement dédiée au net de *The Plant*, en vente directe. Le projet fut un échec et inachevé. À ce jour, il n'existe pas d'exemples significatifs d'auteurs renommés ayant mis à profit leur notoriété et les outils technologiques disponibles pour faire l'impasse sur l'édition traditionnelle et optimiser leurs gains en démaillant la chaîne du livre. Une des nombreuses questions que pose dès lors cette démarche est celle du rôle éditorial au sens noble du terme. Si nous y reviendrons, posons déjà la question : un livre s'écrit-il seul ?

7 Lorsqu'il ne doit pas assumer lui-même une partie des frais via une contribution en amont ou en « achetant » une quantité variable d'exemplaires de son titre pour en assurer la vente.

8 Part importante de prime abord mais qui est largement dégraissée par l'ensemble des charges qui incombent au libraire : salaires, loyer, charges courantes, transport, comptabilité, logiciels bibliographique et de gestion très onéreux, etc.

9 Premier ouvrage de Nabe à paraître hors relation contractuelle avec un éditeur.

10 www.marcedouardnabe.com/index.php?option=com_content&view=article&id=1&Itemid=3

ÉLIMINER LES INTERMÉDIAIRES, OU LA SIMPLICITÉ APPARENTE DE L'AUTO-ÉDITION

Les auteurs qui choisissent l'auto-édition (sur support imprimé traditionnel en offset ou en impression digitale à la demande) sont tous confrontés au même constat : l'extrême difficulté de placer leur ouvrage en librairie, et donc de le vendre. Or les frais d'impression restent lourds et il n'est pas rare que les auteurs auto-édités vendent leur bouquin à perte – l'équilibre entre le coût de production, la marge du libraire et un prix de vente décent est délicat. Ne bénéficiant pas du soutien d'un éditeur, ils n'ont pas accès au réseau et à la notoriété de ce dernier. La logistique / communication – maquettage, impression, catalogue, représentation commerciale, publicité, référencement bibliographique, accessibilité et livraison via grossistes – est un des avantages majeurs d'une contractualisation éditoriale, en sus du travail critique fondamental exercé par les éditeurs.

En outre, les libraires généralistes (et même certains spécialistes de la micro édition) sont réticents à consacrer de l'espace en librairie à un titre qui n'a pas passé la rampe éditoriale. L'édition d'un ouvrage – à l'opposé de l'auto-édition – est une validation portée par un comité éditorial professionnel. Le crédit dont jouit ce comité auprès du libraire dépend de multiples facteurs : la qualité des productions antérieures, la réputation des membres du comité, la philosophie de la maison, etc.¹¹ Si ce n'est en aucun cas un gage de qualité uniforme, c'est néanmoins le signe d'un travail de lecture critique et d'une prise de position artistique. Puisque la surface d'exposition en librairie est le nerf de la guerre, une pile occupée par l'auteur obscur d'une littérature cryptique auto-éditée rapportera moins au mètre carré qu'une colonne d'Amélie Nothomb. C'est aussi basique que cela. Certes, le libraire indépendant est un passionné qui prend des risques et, hormis quelques fossoyeurs de la profession, il défend des auteurs et éditeurs moins portés par le *mainstream*. Reste que les titres auto-édités de qualité sont rares. Mauvais polar, mauvaise thérapie familiale lacrymale, mauvaise poésie, art pauvre et juste pauvre, bref, l'auto-édition n'est pas *a priori* le gage d'un travail remarquable car incompris (syndrome romantique du poète maudit, qui oublie le lecteur en cours de route), pas plus que le fait d'être édité ne soit garantie de qualité – les torrents de titres médiocres qui sont déversés dans les rayonnages en sont la plate démonstration¹².

11 À titre d'exemple, à la librairie *Entre-Temps*, nous commandons systématiquement les ouvrages publiés par les Éditions Agone, et ce quel que soit le thème, l'auteur, etc. La rigueur éditoriale de l'ensemble du catalogue justifie la confiance absolue que nous leur accordons. Nous défendons également d'autres maisons au catalogue plus aléatoire mais dont la démarche d'exploration artistique (et souvent économique) motive la prise de risques que nous partageons, indirectement. Dans les deux cas, nous soutenons une ligne éditoriale raisonnée, radicale (entendez sans compromission) et « esthétique ».

12 Sont évidemment disponibles des ouvrages de grande qualité réalisés de façon artisanale. *Le Comptoir du Livre*, rue Neuvic à Liège – Belgique est d'ailleurs spécialisé en édition *indé* et propose des titres qui pourraient faire rougir d'envie certains éditeurs dits professionnels. Le site de la librairie : www.lecomptoir.be

L'auto-édition sur support imprimé en vente semi-directe (via une librairie) reste donc une gageure à de multiples points de vue. Et tous les auteurs n'ont pas nécessairement les moyens ou les compétences pour développer un outil de vente en ligne à l'instar de Marc-Edouard Nabe, qui peut également se reposer sur un catalogue d'une vingtaine de titres disponibles (ou à venir). L'alternative viable – en dehors d'une contractualisation éditoriale – réside dès lors dans une offre de livre numérisé.

Un auteur un tant soit peu dégourdi avec les outils web et typographiques¹³ – ou prenant le pari d'investir dans une vitrine d'e-commerce (investissement qui variera selon le résultat attendu mais plus léger à court et moyen termes que l'impression systématique de sa production) – peut proposer son travail sur le net. Il fait l'économie de l'impression et de la reliure, détermine lui-même le prix de vente et, s'il comprend bien les canevas adaptés à la vente en ligne (texte aisé, court, accrocheur) et bénéficie d'un bouche-à-oreille positif (il n'échappe donc pas à l'autopromotion – exister sur le web exige quelques techniques publicitaires¹⁴), il peut entamer une production régulière lui garantissant un revenu qui l'est tout autant.

Certains auteurs anglo-saxons sont déjà dans une forme de salariat littéraire. Le calcul est relativement simple : un lectorat de 2 à 3 milles unités par mois, à raison de la vente d'une nouvelle à 1,99 \$, permet un revenu stable. Ce modèle de vente directe fait l'impasse sur l'éditeur (*positif*: liberté, autonomie ; *négatif*: pas de filtre critique, pas de structures commerciale & logistique), le libraire (*positif*: marge supérieure, promo contrôlée ; *négatif*: conseil inexistant, pas de promotion vers des clients institutionnels de type bibliothèque) et sur l'ensemble des intermédiaires, au risque de proposer un *produit-livre* inabouti¹⁵. Notons que ce modèle minoritaire est un mixte de vente directe et de travail de

.....
13 Il existe, tant pour la mise en page que pour l'élaboration de site web de vente basique (modules pour blog, par exemple), des outils dotés de canevas qui permettent aux profanes de se débrouiller. Des profanes éclairés, certes, mais sans obligation de maîtrise technique aussi poussée qu'il y a deux décennies.

14 Stimulé au besoin par une présence active et judicieuse sur les réseaux sociaux, voire avec l'aide de prescripteurs culturels tels les blogueurs. À cette nouvelle forme de promotion se greffe la question majeure de l'indépendance critique de ces prescripteurs. Récemment, *Amazon* a décidé de traquer les critiques complaisantes de livres rédigées par auteurs rémunérés ou ayant des intérêts directs ou indirects dans la promotion de l'ouvrage. Voir : www.lesinrocks.com/2012/11/08/actualite/amazon-en-guerre-contre-les-auteurs-11321919/

La rémunération, monétaire, en services ou cadeaux, des blogueurs les plus influents de la toile reste délicate à évaluer. Les blogueurs sont constamment invités à rentabiliser leur production et conscients qu'une rémunération visible de leur prescription marquerait la fin de leur crédibilité basée essentiellement sur un postulat de neutralité. À l'éccœurement éprouvé par les consommateurs par des sollicitations publicitaires omniprésentes, le blogueur apparaît comme une voix objective qui, n'ayant d'intérêts dans le succès d'un produit, en dresse une critique présumée fiable.

15 S'il est possible, comme mentionné *supra*, d'arriver à un résultat passable en qualité d'amateur, il n'est pas inutile de rappeler que la typographie, l'iconographie, la composition sont des techniques précises qui nécessitent de longues années de pratique. Subtilités qui parfois sont invisibles mais qui font la différence entre une édition de qualité et un fascicule. Cette qualité est fondamentale que le titre soit imprimé ou proposé en format numérique, qu'il relève de l'édition industrielle ou artisanale.

pigiste sans la critique éditoriale et avec les ventes comme seuls curseurs d'évaluation. Cette production régulière de signes dans un cadre défini et particulier assure à celles et ceux qui y souscrivent avec succès une rentrée continue potentielle et une visibilité qui, au gré d'un succès remarquable, peut attirer un investisseur éditorial, pour un éventuel retour de l'auteur dans la chaîne classique du livre.

LE LIVRE NUMÉRIQUE, UNE NÉCESSITÉ ÉCONOMIQUE POUR L'AUTEUR ?

S'il peut s'avérer utile sinon indispensable à un auteur d'envisager la numérisation de son travail pour en augmenter la diffusion, pour les auteurs dont le manuscrit a été accepté par un éditeur, pour les auteurs reconnus et installés dans le paysage littéraire, la question de la numérisation de leur production se pose sans doute moins en terme de nécessité. Leurs titres sont portés par la machine éditoriale et disponibles – selon la politique de la maison – dans l'un ou les deux formats, papier et numérique. La négociation des contrats est plus souple, les droits d'auteur plus élevés, et, pour les plus populaires, augmentés par les produits dérivés et adaptations. Au final pour cette catégorie encore marginale d'auteurs, la question du support est laissée aux soins de l'éditeur.

Par ailleurs, il existe évidemment une kyrielle d'exceptions où le livre est pensé, conçu spécifiquement pour le support numérique, où la forme détermine la technique, avant tout souci de contournement de la chaîne du livre: le livre de jeunesse illustré et animé, des livres de recettes commentées, des guides voyage dynamiques, etc. L'évolution technologique frénétique augmente les possibilités d'hybridation entre littérature, vidéo, audio, etc. Cette propension n'est donc pas le seul fait de velléité commerciale et de souci financier mais aussi d'expérimentations artistiques ou narratives, amorcées notamment par des auteurs BD tels que Sokal, qui a toujours manifesté sa fascination pour l'animation, le jeu vidéo, l'interactivité narrative¹⁶.

LA PROMOTION DU TRAVAIL D'UN AUTEUR : L'ÉDITEUR-LIBRAIRE NUMÉRIQUE *VERSUS* LIBRAIRIE PHYSIQUE

Outre l'édition « traditionnelle » et l'auto-édition, existent pour les auteurs des structures éditoriales exclusivement orientées vers le dématérialisé à l'instar d'*Onlit Books*¹⁷ – société belge – qui ne propose que des titres numérisés dont le prix varie de 0,99 à 4,99 €, multi-supports, disponibles sur quasi l'ensemble des plates-formes de vente en ligne. Les deux créateurs défendent une ligne éditoriale qui oscille entre découvertes et auteurs aguerris.

À la question de la survie du libraire dans ce modèle, B. Dupont, co-fondateur répond: « J'ai une grande affection pour les libraires... Mais pourquoi serait-il plus valable de laisser l'opportunité à un libraire d'exercer son métier

16 Voir ses productions vidéoludiques et narratives: *Syberia 1* et *Syberia 2*, *L'Amerzone*, *L'île noyée*, *Paradise*.

17 www.onlit.net/index.php?option=com_k2&view=item&layout=item&id=2&Itemid=177

que d'empêcher un informaticien de pratiquer le sien ?¹⁸ ». Au final, les deux se valent donc – pire, l'un, tel un jumeau cannibale, freinerait le développement de l'autre. Réponse qui peut susciter une interrogation sur la bonne compréhension du métier de libraire. À la différence de l'éditeur-informaticien qui gère les publications et les ventes sur *Onlit Books*, le libraire n'est pas arrimé à un éditeur, à une gamme. Il a aussi une liberté critique qu'aucun producteur n'aura jamais sur sa propre production. Et il serait un peu court, sinon léger, d'oublier que les libraires ne sont pas que des points de vente stériles ; expos, rencontres littéraires, concerts, stands, lectures publiques, initiations à la lecture pour les plus jeunes, etc. sont autant d'activités culturelles qui dépassent le strict cadre commercial. L'ensemble de ces activités est indispensable au libraire afin de se démarquer de la concurrence et de donner une tonalité, un cachet identifiable à son commerce. Contrairement à une idée reçue, le prix d'un livre n'est pas plus bas dans un hypermarché que chez un libraire indépendant¹⁹. De même, à superficie équivalente, tous les libraires généralistes proposent un fonds à peu près identique²⁰ mais dont les éléments mis en avant (coups de cœur, têtes de gondole, vitrine, présentoir, critiques sur blog, etc.) varieront selon le goût, les affinités du libraire (ou les contraintes économiques). Ces deux éléments impliquent que la différenciation entre les librairies s'opérera bien sûr via l'ambiance du commerce (décoration, accueil, musique, etc.) et le fonds (une librairie pensée pour un public familial n'a pas la même tonalité que celle dédiée à un public essentiellement universitaire), mais surtout via les activités culturelles qui y seront proposées. Elles draineront un public variant selon leur nature. Une soirée littéraire sur le jazz organisée par un libraire indépendant ne brassera pas le même public qu'une dédicace de Guillaume Musso à la *Fnac*, et plus encore, ne connotera pas le même fonds disponible. Or il est très probable que le libraire *indé* et la grande enseigne proposent un fonds assez similaire dans ses lignes de force mais avec des éclairages et une proportion variables. Le livre est un produit culturel et la librairie n'est pas un commerce comme les autres. Et pour se lancer dans ce projet économique, il est fon-

18 *La Dernière Heure* du 20 juin 2012.

19 Bien que non régi par un cadre législatif, le prix du livre en Belgique est fixe par consensus. Les libraires proposent donc tous les ouvrages au même prix. Les différences perceptibles sont liées au mode de ristourne ; certains déduisent directement 5 % sur le prix éditeur, d'autres via une carte de fidélité au terme d'une quantité d'achat déterminée. Au final, il ne vous en coûte pas plus chez votre libraire du coin que dans un supermarché. Par contre, des fournisseurs sis en Belgique, forts de leur position monopolistique ou de leur contrat d'exclusivité, imposent aux libraires une majoration sur le prix de vente du livre héritée de l'avant-euro et des variables du taux de change, www.actualitte.com/societe/belgique-le-prix-des-livres-publies-en-france-une-heresie-14188.htm

Majoration qui passe mal chez les libraires. Par exemple, *Congo – Une histoire* de David VAN REYBROUCK vous coûtera 28 euros si nous le commandons en France et 32 euros s'il nous est livré depuis Bruxelles... Pour en apprendre plus sur la question du prix fixe du livre : Tanguy HABRAND, *Le prix fixe du livre en Belgique, Histoire d'un combat*, Éd. Les Impressions Nouvelles, 2007. Nous reviendrons sur cette question du prix unique dans un article à venir.

20 Avec des proportions variables selon la nature du projet. À la librairie *Entre-Temps*, nous disposons du plus fort rayon de littérature féministe de Belgique francophone car ligne de force de notre projet. De même, faisons-nous l'impasse de certaines gammes de produits car ne s'intégrant pas dans notre acceptation du livre de qualité.

damental d'avoir d'autres aspirations que financières. Les libraires indépendants sont des passionnés qui souvent se décarcassent pour inviter des artistes, organiser des échanges, promouvoir leurs découvertes – souvent en soirée ou le week-end –, et cela en sus de la seule gestion de leur commerce, de la vente. Par passion et nécessité. Ce travail colossal est aussi profitable au lectorat, qu'au libraire, qu'aux auteurs ainsi qu'à leur(s) éditeur(s). Et là de constater la force d'un écosystème où la chaîne du livre se métamorphose en cordée de soutien.

L'informaticien qui gère une plate-forme de vente en ligne n'a pas les mêmes missions ou aspirations qu'un libraire bien qu'il partage un objectif de rentabilité – ou de viabilité dans certains cas. Et il ne s'agit pas de s'enrouler dans une toge de suffisance culturelle mais d'opérer un constat : le livre n'est pas un produit comme les autres et à ce titre ne peut être traité indifféremment. Même si nous avons une grande affection pour les informaticiens.

CONCLUSION

In fine, que les auteurs optent pour le format numérique par nécessité de visibilité, pour court-circuiter le modèle économique classique (et ses intermédiaires parfois filtrants et gourmands), par désir d'expérimentation technique et/ou artistique, ou parce que tributaires du désir de leur éditeur d'étoffer l'offre disponible, ils perdent tout ou en partie l'opportunité de voir leur travail promu et vendu par les libraires indépendants. Et si les auteurs peuvent s'estimer, à l'occasion et peu ou prou légitimement, mal défendus par les libraires²¹, il est hasardeux de nier l'importance de ces derniers dans le processus de rayonnement de leur œuvre²². De même que l'on parlera de *bibliodiversité* pour souligner le risque d'une uniformisation des productions motivée par l'optimisation des marges bénéficiaires²³, il n'est pas vain de faire l'analogie avec un *écosystème* en ce qui concerne la chaîne du livre, un système où la disparition d'une composante peut bouleverser l'équilibre de l'ensemble. L'interdépendance des acteurs/maillons sera fréquemment soulignée dans la série d'articles que nous proposerons sur le sujet. L'auteur doit rester prudent sur l'apparence de parfaite substituabilité du point de vente physique

-
- 21 Comme indiqué *supra*, la surface d'exposition en librairie est limitée et les choix opérés par les libraires ne satisfont que rarement les auteurs errant dans les rayonnages afin d'y dénicher leur titre. La somme de nouveautés ahurissante combinée à des impératifs de ventes (qui autorisent la défense de titres confidentiels ou complexes à promouvoir) et la pratique d'une rotation toujours plus rapide, décroît la durée d'exposition d'un titre. Une libraire liégeoise expérimentée nous rappelait qu'il y a 25 ans, le temps moyen d'exposition (sur une table, en évidence) d'un livre était d'environ 7-8 mois. Aujourd'hui, il est ramené à 1-3 mois. Si le livre loupe sa « fenêtre d'exposition » et ne trouve pas son public dans le délai imparti, il est généralement remis en rayon ou en réserve dans l'attente d'un retour au distributeur, et le cas échéant voué au pilon (destruction > recyclage).
 - 22 Les libraires ne lisent certainement pas tous les titres qu'ils proposent, mais ils défendent ardemment ceux qu'ils ont aimés.
 - 23 Les grands groupes éditoriaux rechignent de plus en plus à conserver des collections déficitaires ou peu rentables. Il n'est pas nécessaire d'être économiste ou éditeur pour savoir qu'une collection poésie, théâtre contemporain, etc. contribue plus au prestige d'une maison qu'à sa comptabilité. En appliquant à l'édition les mêmes exigences de rentabilité que pratiquées dans d'autres secteurs plus conventionnels, l'actionnariat rationalise des investissements qui, par nature, font une large part à l'irrationnel et dont le retour n'est pas quantifiable mais pourtant fondamental. Sur le sujet, voir André SCHIFFRIN, *op. cit.*

par son pendant en ligne. Si *Amazon* et le libraire vendent tous deux des livres, le libraire étend aussi sa mission à la promotion de la littérature, de la lecture. Il est aussi un défricheur. Internet, via son réseau social et ses fantassins-blogueurs prescrit des produits ou, pire, via des analyses automatisées de consommation, propose des options basées sur nos choix antérieurs. Au risque de limiter le champ des découvertes au consensus critique voire à la répétition confortable d'un achat qui jamais ne quitte la modélisation de nos goûts. Le libraire met en contexte. La librairie est l'articulation entre le lectorat et les auteurs, entre les éditeurs et les acquéreurs. Elle est la scène ouverte de la littérature.

Au-delà de la seule préoccupation de l'avenir des libraires²⁴, les auteurs doivent également mesurer l'impact pour le lectorat de la numérisation de leur travail. Les auteurs sont-ils bien conscients de ce qu'ils vendent? Lorsqu'un lecteur achète un livre-papier, il est *de facto* propriétaire de l'objet (et non de l'œuvre soumise aux droits d'auteur), a le loisir de le donner (cadeau, mais aussi don à la collectivité: bibliothèque, école, association, etc.) de le prêter, de le transmettre (héritage). Lorsqu'il télécharge un *e-book*, il n'est pas propriétaire du format (sous licence DRM²⁵), il n'est pas pleinement libre de l'usage de ce dernier puisqu'il est non transmissible, non prêtable, non donnable. En somme, il n'achète pas un bien mais paie un service, une prestation artistique. L'auteur ne vend plus de livres, il les loue. Et le lecteur perd une liberté. Et nous ne songeons même pas ici aux banques de données que nos clics nourrissent journellement.

À l'auteur de jauger qui est le plus à-même de défendre son travail, quel support est le plus en adéquation avec sa conception du livre (et de sa mobilité, de sa transmission), quelle chaîne est la plus adaptée au rayonnement de sa création, de sa pensée. Il peut aussi combiner, hybrider. En n'oubliant pas que le modèle économique d'un secteur culturel n'est pas périphérique, ni accessoire mais bien déterminant dans la limitation de ses espaces d'exploration.

JÉRÔME BECUWE & EMMANUEL BOUCHAT, décembre 2012

24 Il est assez déstabilisant de constater l'évacuation sommaire de la question de l'avenir des librairies dans le débat passionné du numérique. Il semble se résumer aux nouveaux rapports de force, de contractualisation entre auteurs, éditeurs et plateformes de vente. Notons cependant l'initiative (dépassant le cadre du seul numérique) de Henri Loevenbruck, auteur de SF, qui en mai 2012 a réalisé un tour de France des librairies indépendantes «avec un journaliste et un photographe. Une façon d'allier promotion et militantisme». Source: *Livres Hebdo*, n° 909, 11 mai 2012.

25 DRM: *digital rights management*: gestion numérique des droits (GND). «[Ils] ont pour objectif de contrôler l'utilisation qui est faite des œuvres numériques. Ces dispositifs peuvent s'appliquer à tous types de supports numériques physiques (disques, DVD, Blu-ray, logiciels, etc.) ou de transmission (télédiffusion, services Internet, etc.) grâce à un système d'accès conditionnel.» Source: Wikipedia.

«Le problème c'est que le contrôle finit toujours par compliquer la tâche de l'utilisateur qui avant même de songer à partager souhaite juste jouir de son bien sur le périphérique de son choix (ordinateur, lecteur, baladeur, *smartphone*...). On ne sait plus trop alors ce qu'on achète finalement car on est plus dans la location temporaire fortement balisée que dans la propriété sans entrave.», www.framablog.org/index.php/post/2012/04/27/ebook-drm

Voir aussi l'article de l'auteur Charlie Stross sur le sujet, «*Cutting their own throats*», sur son blog: www.antipope.org/charlie/blog-static/2011/11/cutting-their-own-throats.html

Barricade se définit comme un espace public, un lieu dédié à la confrontation des idées, et comme une plate-forme permettant la rencontre des différents mondes militants, du secteur de l'éducation permanente au milieu syndical en passant par le monde académique ou le secteur de l'économie sociale.

Lieu d'émancipation collective et de création d'alternatives, l'asbl Barricade s'est développée depuis 1996 dans le quartier Pierreuse à Liège via diverses expérimentations culturelles, sociales et économiques. Sa librairie « Entre-Temps », à la fois militante et généraliste, est emblématique du projet. A l'intersection du secteur de l'économie sociale et de l'éducation permanente, elle revendique un fonctionnement autogestionnaire et une finalité culturelle et sociale plutôt que le profit.

Toutes les analyses sur :

www.barricade.be

POUR ALLER PLUS LOIN

SUR L'ÉDITION, LA PRESSE, LA LIBRAIRIE ET LE LIVRE EN GÉNÉRAL

André SCHIFFRIN, *L'Édition sans éditeur*, Éditions La Fabrique, 1999 ; *Le Contrôle de la parole*, Éd. La Fabrique, 2005 ; *L'Argent et les mots*, Éd. La Fabrique, 2010.

Thierry DISCEPOLO, *La Trahison des éditeurs*, Agone, 2011.

COLLECTIF, *Le livre : que faire ?*, Éditions La Fabrique, 2008.

REVUES

Livres Hebdo : Revue professionnelle non disponible en commerce, elle dresse des bilans réguliers de la situation économique du secteur et propose, entre autre, diverses analyses sur les métiers du livre.

Le Matricule des anges : Outre critiques et recensions, elle propose aussi des interviews d'auteurs moins connus et d'éditeurs indépendants.

DIVERS

Depuis 2008, le SNE, *Syndicat national de l'édition*, organise *Les Assises du livre numérique* où sont abordées les mutations liées à l'émergence de ce nouveau support. Il co-édite un *Baromètre des usages du livre numérique*, disponible en intégralité, à cette adresse :

http://sne.fr/img/pdf/SDL/2012/Barometre_SofiaSneSgdl_Les%20usages-dulivrenumerique_mars2012.pdf



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Wallonie



BARRICADE

CULTURE D'ALTERNATIVES